

Marina CAFFIERO

LE GRAND MÉDIATEUR

Tranquillo Vita Corcos,
un rabbin dans la Rome des papes

Traduit de l'italien en français par Veronica GRANATA



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

INTRODUCTION
LES JUIFS À ROME ENTRE LE XVII^e ET LE XVIII^e SIÈCLE :
UNE HISTOIRE À REVOIR

L'historiographie des Juifs de Rome et de la Péninsule a beaucoup évolué récemment. Bien qu'en retard, dans les deux dernières décennies elle s'est imposée à l'attention des chercheurs, y compris en Italie. L'intérêt grandissant pour l'histoire juive s'explique par le renouvellement de ses thématiques, de ses approches et de ses méthodologies, mais aussi par le fait qu'elle a été enfin mise en rapport avec le développement historique général. L'Italie n'a jamais eu – et n'a toujours pas – un secteur disciplinaire et académique consacré spécifiquement aux *Jewish Studies*, domaine qui existe, au contraire dans d'autres pays. Il est pourtant indéniable que l'élan et la floraison des recherches ont désormais créé un champ disciplinaire qui ne peut plus être ignoré, ni considéré, ainsi qu'on l'a fait trop longtemps, un domaine à part, en définitive marginal et sans importance pour les non-Juifs et pour l'histoire générale. Aussi, après avoir été longuement exclue des reconstructions d'ensemble des divers phénomènes historiques, l'histoire des Juifs n'est plus regardée comme étant limitée exclusivement à ceux-ci. Aujourd'hui, il est acquis que les institutions, les normes et les pratiques des Juifs, dans tous les domaines, ont interagi fortement avec les transformations générales de la société à l'époque médiévale, moderne et contemporaine, jusque même à les conditionner.

L'essor des études sur les Juifs de Rome et d'Italie puise également ses motivations dans l'actualité. L'époque que nous vivons est en effet traversée par de profonds conflits culturels, religieux et identitaires, donnant souvent lieu à des fondamentalismes divers et opposés. Dans le même temps, nous assistons à un vif débat sur le pluriculturalisme et sur les politiques destinées à concilier (ou à opposer), d'une part, les différences et les altérités et, d'autre part, les droits universels et humains. D'où l'intérêt de se pencher sur les dynamiques du passé relatives aux minorités, afin d'opérer des comparaisons, nourrir les réflexions et, peut-être, revenir sur certaines positions.

Un processus que nous pourrions définir de «renversement et de révision historiographiques» est donc en cours, après une longue exclusion de l'histoire des Juifs de l'histoire nationale générale. Des modèles donnés pour acquis et considérés désormais comme stables ont été remis en question. On a cessé d'analyser l'histoire des Juifs séparément, comme un objet isolé, et on a entrepris de la mettre en relation avec les mécanismes généraux de la société, avec l'appareil des lois et avec les institutions, civiles et ecclésiastiques, qui intervenaient sur ces mécanismes par le truchement de la législation. Les recherches relatives à la fin du moyen âge et à l'époque moderne se sont ainsi multipliées, atteignant souvent une grande profondeur et abordant des thématiques nouvelles. Celles-ci ne concernent plus uniquement la question omniprésente et surévaluée de la finance et du prêt sur gage. L'attention des historiens s'est portée aussi sur d'autres questions, telles que le commerce des biens de luxe, les possessions immobilières, le rôle de l'économie familiale, ou encore la culture matérielle, les rapports entre les genres et les réseaux bancaires¹.

Le nouveau contexte historiographique a renversé les lieux communs et les clichés qui ont longuement marqué l'histoire des Juifs, et plus particulièrement des Juifs romains. Comme on le sait, Venise a connu un destin plus heureux sur le plan historiographique. Pour ce qui est de Rome, le fait d'être le siège de la papauté a certainement altéré la perception historiographique, car c'était justement l'autorité pontificale qui élaborait les lois, les discriminations et les institutions spécifiques aux Juifs, en s'efforçant de les imposer à l'ensemble du monde catholique. L'un des préjugés les plus consolidés que l'historiographie récente a tenté de démentir, concerne la pauvreté généralisée des ghettos. Celui de Rome, notamment, a toujours été considéré par les historiens comme le plus misérable, bien que cette représentation soit le résultat d'un anachronisme consistant à situer aux XVI^e-XVIII^e siècles une situation de crise qui, en réalité, allait se manifester plutôt au XIX^e siècle².

¹ Pour le moyen âge, voir Giacomo TODESCHINI, *Gli ebrei nell'Italia medievale*, Roma, Carocci, 2018 ; pour l'époque moderne, Marina CAFFIERO, *Storia degli ebrei nell'Italia moderna*, Roma, Carocci, 2014. Pour les questions économiques je renvoie à Marina ROMANI (dir.), *Storia economica e storia degli ebrei : istituzioni, capitale sociale e stereotipi (secc. XV-XVIII)*, Milano, Franco Angeli, 2017 et Giacomo TODESCHINI, *La banca e il ghetto. Una storia italiana (secoli XIV-XVI)*, Roma-Bari, Laterza, 2016.

² Voir les contributions dans Marina CAFFIERO, Anna ESPOSITO (dir.), *Judei de urbe. Roma e i suoi ebrei : una storia secolare*, Roma, Edizioni della Direzione generale degli Archivi, 2011.

Nous devons à Daniela Di Castro, la première directrice du Musée juif de Rome, le démenti net et résolu des opinions courantes relatives à la pauvreté répandue – économique et culturelle – des Juifs romains. En effet, ce prétendu état d'indigence est en contradiction évidente avec les importantes collections d'argenteries et de tissus des XVI^e-XIX^e siècles provenant des Cinq Écoles (les synagogues) du ghetto³. Parmi ces pièces, figurent environ deux cents *mappòt*, des tissus brodés, destinés à décorer et à protéger l'objet le plus précieux du temple, le *Sefer Torah* (le rouleau de la *Torah*). Il s'agit de bandes de tissu enrichies de broderies somptueuses, souvent aux fils d'or ou d'argent, représentant des armoiries familiales, des inscriptions juives ou des images évocatrices⁴. Di Castro a signalé également les noms de plusieurs familles importantes et économiquement très actives, qui avaient d'ailleurs déjà été repérées par le livre fondamental d'Attilio Milano⁵ : les Ambron, les Baraffael, par exemple, mais aussi les Ascarelli et les Corcos, qui avaient offert des *mappòt* de valeur aux Écoles ou Synagogues auxquelles ils se sentaient davantage attachés. Di Castro parle à ce propos d'une « archive textile », c'est-à-dire d'œuvres d'art textiles, parmi les plus importantes au monde. La richesse de ces objets montre bien quelles sont les perspectives indispensables pour aborder aujourd'hui l'histoire des Juifs romains, ainsi que l'histoire de leurs relations avec la société chrétienne majoritaire.

D'abord, il est nécessaire de repenser et de redéfinir le paradigme traditionnel du ghetto et des ghettos. Une remise en question du modèle historiographique classique s'impose, cet espace ne pouvant plus être considéré comme un quartier complètement séparé et à part, peuplé par une humanité indistinctement démunie, avilie et marginalisée⁶.

Il est important de mettre en exergue les différenciations sociales au sein du ghetto et il est tout aussi nécessaire de démentir le lieu commun qui représente les communautés juives comme un corps social uni, compact et solidaire. Les communautés italiennes étaient loin d'être

³ Daniela DI CASTRO, « I mercanti d'arte ebrei nella Roma del Sei e Settecento e alcuni loro clienti : papi, principi e la regina di Svezia », dans *Zakhor. Rivista di storia degli ebrei d'Italia*, 6, 2003, p. 125, fig. 13.

⁴ Voir le catalogue Doretta DAVANZO POLI, Olga MELASECCHI, Amedeo SPAGNOLETTI (dir.), *Antiche mappòt romane. Il prezioso archivio tessile del Museo ebraico di Roma*, Roma, Campisano, 2016.

⁵ Attilio MILANO, *Storia degli ebrei in Italia*, Torino, Einaudi, 1963.

⁶ Marina CAFFIERO, Serena DI NEPI, « The Relationship between Jews and Christians. Toward a Redefinition of the Ghettos », dans *Rivista di storia del cristianesimo*, 1, 2017, pp. 3-10.

égalitaires à l'intérieur. Au fil des siècles, s'étaient créées des configurations sociales diversifiées, qui opposaient les familles plus fortunées, titulaires de rôles politiques et administratifs, aux familles les plus modestes, ou pauvres. Il reste encore beaucoup à étudier et à approfondir sur les stratifications sociales et économiques au sein du monde juif italien, de même que sur les conflits liés à ces hiérarchies. Récemment, ce travail a été entrepris pour certaines villes, par exemple Venise et Rome. À propos de cette dernière ville, on a calculé qu'entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, sur une population d'environ 4.000 habitants du ghetto, les plus fortunés représentaient seulement 3-4%. Quant aux raisons des écarts sociaux et économiques, elles s'expliquent par le fait que, malgré les limitations et les interdictions qui pesaient sur les Juifs, les professions et les métiers exercés au sein des communautés étaient nombreux et diversifiés, et souvent même lucratifs. Ces diverses activités créaient des groupes numériquement restreints, mais bien réels et influents, d'entrepreneurs à succès. Les membres des familles que nous venons d'évoquer faisaient partie de ces milieux, en dépit des discriminations juridiques et sociales qui conditionnaient leurs activités. Nous savons désormais que ces mêmes familles tenaient en main l'administration et le gouvernement des communautés, y compris l'exercice de la justice intérieure.

En 1555, par la bulle *Cum nimis absurdum*, le pape Pie IV avait prescrit l'enfermement des Juifs dans le ghetto et limité leurs activités professionnelles à la *strazzeria*, c'est-à-dire au commerce d'objets de seconde main. Cette mesure draconienne a engendré une formidable équivoque historiographique, dans la mesure où elle a alimenté la représentation d'un monde fait de chiffons et d'objets usagés, qui a été considéré de manière anachronique avec le regard d'aujourd'hui. En réalité, la friperie et le recyclage d'objets d'occasion constituaient une activité intrinsèque au monde moderne, qui était pratiquée couramment aussi par les chrétiens, comme le savent bien les historiens les plus avisés. Dans certains cas, ces mêmes activités «frôlaient» le commerce d'antiquités, les milieux artistiques et le monde élitair des commandes aristocratiques. Leur exercice était étroitement lié à la disponibilité d'argent liquide. La pénurie endémique d'argent qui accablait les élites chrétiennes – laïques et ecclésiastiques – était justement le facteur qui amenait entre les mains des Juifs des objets, des robes et des tissus précieux, achetés par des chrétiens et souvent issus de prêts sur gage. Il n'était pas rare, en outre, que ces marchandises fussent produites ou vendues par des Juifs, ce qui donnait lieu à un processus circulaire de vente, de prêt et de rachat. Un exemple saisissant de ce genre de trafic est offert par la reine Christine de